

**PRESSE EDITION 2023**

# **FESTIVAL DE LIEGE**

**Festival International des Arts de la Scène / Fédération Wallonie-Bruxelles**





[https://www.rtc.be/article/culture/festival/le-festival-de-liege-2023-une-programmation-axee-sur-l-humain-entre-chine-cameroun-bresil-et-belgique...1514365\\_325.html](https://www.rtc.be/article/culture/festival/le-festival-de-liege-2023-une-programmation-axee-sur-l-humain-entre-chine-cameroun-bresil-et-belgique...1514365_325.html)



<https://vimeo.com/803446501>



[https://www.rtc.be/video/culture/culturel-avec-le-festival-de-liege-l-expo-de-sarah-minutillo-et-la-vinyl-story-4-eddy-mitchell\\_1514519\\_479.html?fbclid=IwAR2v9l0SckM4lLQJ-QrG1pH4j7pKQb6AyHwTdfq42-FCGovAoFTmpg-U](https://www.rtc.be/video/culture/culturel-avec-le-festival-de-liege-l-expo-de-sarah-minutillo-et-la-vinyl-story-4-eddy-mitchell_1514519_479.html?fbclid=IwAR2v9l0SckM4lLQJ-QrG1pH4j7pKQb6AyHwTdfq42-FCGovAoFTmpg-U)



<https://www.facebook.com/RTCLiege/videos/2051381931722489>





Zora Snake, qui a bouleversé le Festival de Liège en 2019 avec sa performance «Transfrontalier», revient avec deux moments forts: «Shadow Survivors» (ci-dessus) et «L'Opéra du Villageois». © MAX MBIKOP

## Un théâtre plus politique et plus poétique

Le Festival de Liège 2023 prend le pouls de la création théâtrale et des préoccupations du monde. Rencontre avec son directeur Jean-Louis Colinet.

ERIC RUSSON

Le fond et la forme. Depuis sa toute première édition en 2001, le Festival de Liège reste fidèle à son objectif qui consiste à «interroger le présent». Pas seulement celui du monde dans lequel nous vivons mais aussi celui du vocabulaire théâtral. Si la société a changé en vingt ans, les formes théâtrales ont beaucoup évolué elles aussi. Comme en témoigne le directeur du festival Jean-Louis Colinet.

«La création théâtrale regarde davantage le monde tel qu'il est. Les artistes sont plus dans un regard aigu sur les problèmes de notre temps, même si cela se fait de façon très poétique. Le but d'un spectacle n'est pas d'informer ou de documenter mais d'embarquer le spectateur,

de l'emmener ailleurs. L'imaginaire et le poétique restent essentiels. Engagée, la création l'est plus qu'avant. Elle est aussi plus poétique. Et l'un n'exclut pas l'autre. Un festival comme le nôtre a pour but de rassembler les gens pour que l'on écrive ensemble de nouveaux récits. On regarde le monde à travers les yeux d'un artiste et c'est un récit commun sur le monde qui s'y crée. Est-ce que le théâtre fait bouger le monde? En soi, je ne le crois pas. En revanche, il élabore une sensibilité commune vis-à-vis du monde.»

### Des artistes internationaux

Le mérite d'un tel festival est de présenter des créations qui viennent des quatre coins du globe. Cette année, les créateurs sont originaires de Chine, du Cameroun, du Brésil, d'Irlande aussi bien que de Belgique, de France, d'Espagne ou d'Italie. Ce n'est pas anodin. À force de parcourir



«Le théâtre voyage davantage qu'il y a 20 ans.»

JEAN-LOUIS COLINET  
DIRECTEUR DU  
FESTIVAL DE LIEGE

le monde, les créateurs se frottent à d'autres cultures mais aussi forcément à des vocabulaires théâtraux différents. Ce qui, par voie de conséquence, fait évoluer et aiguise le regard mais aussi le goût des spectateurs.

«Le théâtre voyage davantage qu'il y a 20 ans. Ça se ressent beaucoup. Autrefois, le théâtre était une partie de la littérature française. Aujourd'hui, le public est très sensible au fait que le théâtre s'écrit avec la scène et plus seulement avec les mots. Avec les corps, la lumière, la musique, les images. Si on prend par exemple les formes qui nous viennent d'Afrique, en général c'est un théâtre très lié au corps. Ça influence d'autres créateurs. Le rôle de l'image a aussi évolué. Les créateurs écrivent plus avec la scène qu'avec les mots, ce qui n'exclut pas le sens évident. Et cela, c'est dû à la porosité des artistes.»

### Les préoccupations du monde

Même si la programmation du Festival de Liège ne se construit pas autour d'une thématique précise («Ce serait difficile à élaborer et ennuyeux pour le public»), son édition 2023 fait apparaître certaines lignes de force, en miroir des préoccupations de notre monde.

«Il y a toutes les questions liées à la décolonisation. Le spectacle de Zora Snake («Shadows

Survivors») ou de Céline Beigbeder («Tervuren») sur le Musée ethnographique, ça parle évidemment de ça. Deux spectacles ont un autre point commun, bien que très éloignés l'un de l'autre. Ce n'est pas une thématique, plutôt une démarche artistique commune. Il y a «Amour (2)» le spectacle de Joël Pommerat qui a d'abord été créé en prison, à Marseille. Mais il ne parle pas de l'univers carcéral, ce sont des extraits de différentes pièces de Pommerat dont il a fait une sorte de collage. Trois des six interprètes sont des anciens détenus.»

### Prison, genre et sexualité

«Et puis, dans «The Examination» de la compagnie irlandaise Brokentalkers, il y a aussi un ex-détenu qui prend la parole, poursuit Jean-Louis Colinet. «C'est un spectacle qui m'a bouleversé alors qu'il est extrêmement sobre. Il y a aussi toutes les questions liées au genre ou à la façon dont la sexualité est aujourd'hui vécue dans la société. Il y a par exemple la brésilienne Janaina Leite avec «Stabat Mater» qui parle de maternité en lien avec la sexualité. Et puis, nous accueillons Wen Hui qui parle des femmes en Chine dans «I am 60». C'est un spectacle d'une grande force. En dansant, cette femme de 60 ans parle des luttes féministes en Chine et c'est d'une poésie incroyable.»

«Qu'un tel festival ait vu le jour aux premières heures du XXIe siècle dans une ville et une région industrielle dont l'histoire fut traversée par de nombreuses luttes n'est sans doute pas un hasard. Plus de quinze spectacles dans trois salles, des rencontres mais aussi des fêtes, le festival de Liège, douzième du nom, va prendre le pouls du monde pendant une vingtaine de jours.

Festival de Liège 2023 du 27/1 au 18/2, Manège Fonck, Salle B9/St Luc et Salle B16. www.festivaldeliege.be

SCÈNES

Débutant le 27 janvier, le Festival de Liège propose durant trois semaines des spectacles qui parlent du monde actuel et des grandes questions qu'il nous pose, à travers les regards, les mots et les corps des artistes.

ENTRETIEN  
JEAN-MARIE WYNANTS

Après une édition 2021 reportée en 2022 pour cause de covid, le Festival de Liège retrouve en ce début d'année son rythme habituel avec une douzième édition toujours fidèle au principe de départ : «Un Festival interroge le présent». A trois semaines de l'ouverture, Jean-Louis Colinet, directeur de la manifestation, en trace les grandes lignes.

### Cette édition 2023 aborde-t-elle une thématique particulière ?

Il n'y a pas de tendance à la base. On ne programme jamais le festival avec un fil rouge en tête. Par contre, une fois que la programmation est établie, on remarque que des thèmes se dégagent dans les productions du moment. Cette année, par exemple, la question des luttes féminines apparaît dans plusieurs spectacles. Parfois de manière explicite et parfois plus souterraine. C'est le cas, bien sûr, avec *Marche sautope* de Céline Chariot que nous reprogrammons cette année, mais aussi avec *Stabat Mater* de la Brésilienne Janaina Leite. Actrice, autrice, performeuse, metteuse en scène, elle livre ici une réflexion sur la sexualité en lien avec la maternité. Dans un autre style, la Chinoise Wen Hui, déjà présente lors de la première édition du festival en 2001 avec *Report on Giving Birth*, est de retour avec *I am 60*. Elle part de ses parents et de son propre parcours pour évoquer à travers la danse et un travail filmé, un siècle de luttes progressistes des femmes chinoises. On sort de là ébloui tant par la forme que par le fond. Et puis il y a le *Manx Cat Project*, qui regroupe cinq formes courtes de jeunes metteuses en scène et autrices sur les luttes de femmes au sens large dans notre pays. A partir des archives nationales, chacune fait émerger une femme ou un collectif de femmes ayant mené la lutte, au présent et au passé.

### D'autres thèmes présents à plusieurs reprises ?

Il y a au moins deux spectacles qui ont un rapport avec l'univers carcéral. D'une part, Joël Pommerat qui propose *Amours (2)*. Depuis plusieurs années, il travaille avec des détenus des Baumettes à Marseille et de la Maison centrale d'Arles. Il s'agit de personnes condamnées à de longues peines. Trois d'entre eux ont été libérés depuis et on les retrouve dans ce spectacle, aux côtés de trois comédiennes. C'est la quatrième fois qu'il travaille avec l'un de ces ex-détenus, Jean Rumi, et, cette fois, il propose une sorte de patchwork composé de fragments de trois de ses spectacles précédents évoquant les rapports amoureux. Par ailleurs, les Brokentalkers, dont *The Blue Boy* avait marqué le festival en 2012, sont de retour avec *The Examination*. Cette compagnie irlandaise évoque la question des droits de l'homme et de la santé mentale en prison à travers un face-à-face entre un interrogateur et un détenu interprété par Willie White qui a lui-même été incarcéré à plusieurs reprises dans sa jeunesse avant de découvrir le théâtre.



Quel que soit le geste artistique, la plus grande différence entre les télévisions, les journaux et la création, c'est la dimension poétique, l'imaginaire



«La petite dans la forêt profonde» de Philippe Minyana, mis en scène par Pantelis Dektakis.

© DOMINI MITROPOULOU

## Festival de Liège : le réel à l'épreuve du poétique et de l'imaginaire

### La décolonisation est également abordée...

C'est le cœur de la création *Tervuren* de Céline Beigbeder abordant le problème des musées ethnographiques et de la restitution du patrimoine africain. Le thème apparaît aussi en filigrane dans *Shadow Survivors*, le spectacle d'ouverture du chorégraphe et danseur rouennais Zora Snake. On l'avait déjà vu au Festival en 2019 avec la performance *Transfrontalier*. Il revient ici avec ce qu'il appelle une «parole dansée» autour de la question du quotidien des peuples vivant dans des pays en conflit, la situation des réfugiés, la tentative de cohabiter autrement...

En fait, si on examine bien, tous ces thèmes sont présents dans la vie de tous les jours. C'est en cela que la programmation reflète les questions de notre époque.

### L'actualité récente a été marquée par le covid puis la guerre en Ukraine. Ces thèmes ont-ils eu une influence sur certains spectacles ?

Je ne pense pas. Je n'ai en tout cas pas senti d'influence directe du trouble de la pandémie sur les créations. De manière générale, les artistes ont continué à travailler. Après, il est évident qu'on retrouve dans certains spectacles des situations de conflit qui peuvent faire penser à la guerre actuelle en Ukraine mais qui n'ont pas été conçues pour parler de cela spécifiquement.

### Avec un Festival qui «interroge le présent», ne risque-t-on pas de proposer des spectacles qui ressemblent à ce que les gens voient chaque jour dans les médias ?

Quel que soit le geste artistique, la plus grande différence entre les télévisions,

les journaux et la création, c'est la dimension poétique, l'imaginaire. Il y a toujours le regard aigu d'une personne ou d'un collectif traversé par ces questions. La maternité et la sexualité chez Janaina Leite, ça interroge une sensibilité actuelle mais avec un regard éminemment poétique et subjectif. Et si certaines questions dures sont abordées dans certains spectacles, elles peuvent l'être de manière ludique et pas nécessairement sombre ou inquiétante. Le théâtre et la danse ont la faculté magique de nous embarquer dans un monde. Le théâtre documentaire ne me semble intéressant qu'à la condition de ne pas ressembler à un documentaire filmé. Cela n'aurait pas de sens de faire un spectacle qui ne soit que de l'information et qui oublie la dimension poétique, créative. Quand Motus est venu l'an dernier avec *MDLSX Middle Sex*, on avait une comédienne qui parlait du fait qu'elle était née non genrée. Ça peut donner un documentaire en télévision. Mais sur scène, elle en parlait à travers la musique, les lumières, le son, son propre corps, sa poésie...

### On réinvente le réel ?

C'est le propre de l'art. Le Caravage a réalisé de nombreux tableaux à partir de scènes bibliques mais il y met toujours en scène des situations très humaines, dramatiques. Il remet l'homme au centre du propos. Molière a parlé de tas de sujets d'actualité de son époque : l'intégrisme des uns, la prétention bourgeoise des autres. Mais il le fait à travers l'humour, la narration d'une histoire, des personnages forts. Et c'est pareil chez Shakespeare. C'est du théâtre engagé qui parle de son temps. Idem en littérature, chez Zola, Balzac, Flaubert qui évoquent des questions propres à leur époque. Mais ils ne font pas de l'information pure même s'ils partent d'éléments documentaires. Il y a l'imaginaire, la poésie, le récit... Au Festival, c'est pareil. On propose des spectacles politiques mais dont la forme originale permet aux gens de s'y retrouver. Et on parle d'aujourd'hui donc les gens se sentent concernés.

### Au milieu de ces thématiques abordant

de grands problèmes de notre temps, trouve-t-on quand même du positif ? Bien sûr car chaque spectacle nous tire vers le haut et nous embarque dans différents univers. Zora Snake, par exemple, évoque la question des migrants à travers la danse : il montre des corps en mouvement et aborde ce sujet de manière très poétique, ce qui n'empêche pas la présence de l'humour ou de séquences joyeuses. Parce que l'humour et le plaisir servent aussi à dénoncer certains faits, à mettre un coup de projecteur sur l'une ou l'autre question. En fait, chaque spectacle du programme nous emmène ailleurs. Et certains sans doute un peu plus que d'autres.

### Y a-t-il des régions du monde particulièrement intéressantes dans le domaine du théâtre et de la danse à l'heure actuelle ?

Oui et non, mais cela dépend de tas de choses. D'abord, il y a des régions où le théâtre et la danse sont très souvent mis à l'index, notamment certains territoires musulmans où la poésie et la musique sont beaucoup plus présentes que le théâtre. Du côté de la danse, les choses se sont considérablement développées en Afrique durant les dernières décennies. Mais les deux régions les plus actives restent l'Europe et l'Amérique latine. Avec aussi un potentiel fabuleux du côté de l'Asie. On a notamment vu l'émergence du Japon qui s'est libéré du poids de ses traditions.

### Quelle est la particularité du théâtre latino-américain, très présent au festival depuis quelques années ?

Quasi partout, ces pays ont connu la dictature durant de longues périodes ce qui a généré une culture politique dont on ressent les effets aujourd'hui. La plupart des pays ne sont pas très riches et offrent peu de soutien à la création. Mais ça produit un théâtre passionnant, allant souvent à l'essentiel et très lié aux questions qui traversent ces sociétés.

Festival de Liège, du 27 janvier au 18 février au Manège Fonck, salle B9/St Luc et Salle B16 à Liège. www.festivaldeliege.be

L'humour et le plaisir servent aussi à dénoncer certains faits, à mettre un coup de projecteur sur l'une ou l'autre question. En fait, chaque spectacle du programme nous emmène ailleurs





## Scènes

- Le Covid avait bousculé le calendrier du Festival de Liège.
- Celui-ci retrouve son statut de biennale chaque année impaire, avec une édition foisonnante comme toujours, et plus curieuse que jamais.
- Nous la parcourons avec son directeur et programmateur, Jean-Louis Colinet.

# Festival de Liège : créations, réflexions, fêtes et farandoles

Entretien Marie Baudet

**A**u moment de notre entretien, Jean-Louis Colinet se trouve à Santiago, au Chili, où il accompagne *Pueblo* d'Ascanio Celestini, que David Murgia jouait là-bas, en espagnol, rencontrant un franc succès et, à la clef, quelques propositions solides. Et *Marche Saïope*, de Céline Chariot. Une création estampillée Festival de Liège en 2022, et de retour cette année sur la scène du Manège, flanquée désormais du prix Maeterlinck de la critique de la meilleure scénographie. Deux pièces emblématiques de l'esprit de l'événement, vaillamment réaffirmé : un festival qui interroge le présent.

L'épisode Covid ayant poussé le Festival de Liège à ajourner son édition de 2021 et à la décaler quasiment intégralement à 2022, il s'est agi à présent de rétablir le calendrier originel. Voici donc relancé le cycle biennal, chaque année impaire. Tout en demeurant fidèle à sa philosophie : "Le festival reste un espace de découverte lié à des points de vue poétiques et politiques qui viennent d'artistes de partout dans le monde", résume Jean-Louis Colinet.

Car le Festival de Liège, s'il soutient les artistes de la Fédération

Wallonie-Bruxelles – et n'hésite jamais à zoomer sur leurs homologues flamands, comme cette fois avec *Vaderlandloos*, de Junior Mthombeni, Fikry El Azzouzi et Cesar Janssens –, s'affirme comme un important rendez-vous des scènes internationales.

### Transversalités

Le festival, ce sont non seulement les trois semaines d'hiver où foisonnent les propositions artistiques, mais, à l'année, un travail énorme, souligne Jean-Louis Colinet, "avec l'accueil d'autres festivals, comme *Voix de femmes*, des compagnies en résidence ou en présentation, le soutien et l'accueil d'activités d'associations telles que le Centre culturel arabe ou *Debout les mots*".

C'est que la diversité – inscrite dans les gènes et la programmation du Festival de Liège – rime avec l'accessibilité dont la structure fait son cheval de bataille. Celle-ci passe par une nouveauté : une collaboration lancée avec les quatre centres culturels liégeois (les Chiroux, le Centre culturel de Chênée, d'Ourthe et Meuse et de Jupille-Wandre). "Un travail de longue haleine, à la fois de coaccueil ou de coprésentation – comme c'est le cas pour *Flesh de la Cie Still Life* –, mais aussi d'initiatives plus transversales, liées aux compagnies en ré-

*"40 000 personnes, toutes activités confondues, foulent le sol du Manège chaque année."*



Jean-Louis Colinet  
Directeur du Festival de Liège

sidences, en lien avec *Factory* [émanation du Festival de Liège focalisée sur la jeune création, NdlR], voire de participation citoyenne dans les quartiers." Pour notre interlocuteur, l'accessibilité est le mot-clef.

### De porosité en curiosité

"Le Manège est une infrastructure équipée qui a un aspect très abordable pour le public, même s'il est pour partie peu habitué aux lieux de culture." Une porosité qui favorise le lien avec la population associative et locale, autant qu'avec le monde artistique. "C'est une part méconnue mais extrêmement importante de son action, y compris en termes de moyens, d'énergie mise en œuvre." On ne parle pas seulement ici de prêt d'espace mais aussi, "selon les besoins, de mise à disposition de matériel, de personnel technique, parfois d'aide à la production".

Jean-Louis Colinet pointe l'utilité et la richesse de cet accompagnement, "en rapport direct avec la biennale", puisqu'il fait germer, en dehors du festival, une curiosité pour celui-ci, et cultive le lien. Un effet secondaire vertueux : le public croît ainsi en nombre. Pour le festival comme pour le reste des activités de cette *Maison des arts vivants*, ainsi que la structure s'est nommée dans son dossier de re-

nouvellement de contrat-programme.

### Fidélités artistiques et découvertes

Une semblable fidélité attache le Festival de Liège aux artistes qu'il suit depuis parfois plus de 20 ans. Ainsi retrouvera-t-on à l'affiche de cette 11<sup>e</sup> édition Joël Pommerat (*Amours* [2] composé avec d'anciens détenus), Fabrice Murgia (*Dies Blanc*, coproduction espagnole, spectacle inspiré d'un roman graphique) ou encore la chorégraphe chinoise Wen Hui, présente à la toute première édition du festival en 2001, et qui arrive cette fois avec *I am 60*, pièce qui "parle de sa vie, des luttes féminines et féministes dans la Chine des 60 dernières années".

Fidélité encore avec le danseur, performeur et chorégraphe camerounais Zora Snake, qui ouvre le festival au rythme de deux pièces : *Shadow Survivors* et *L'Opéra du Villageois*.

Puis il y a les noms moins connus mais non moins importants, que le programmateur et son équipe soumettent à la curiosité du public : la performeuse brésilienne Janaina Leite, les troupes italiennes Sotteraneo ou du Teatro Del Carretto, le Grec Pantelis Dentakis... Avec en filigrane, et comme adjuvant à cette curiosité, une politique de ta-



Zora Snake  
Danseur, performeur et chorégraphe camerounais qui ouvrira le festival

rifs "les plus bas possibles" : l'aventure et le risque accessibles, une fois encore. Ce que Jean-Louis Colinet voit comme "un devoir civique", une manière de répondre à l'appétit du public, pas toujours argenté, sans pour autant brader l'offre. Et le festival s'y retrouve puisque, ce faisant, il remplit ses salles.

Avec les choix d'un programmeur qui, d'abord, prospecte. "Je vois beaucoup de spectacles, c'est vrai. Pour les identifier, j'écume les programmations de festivals que je connais dans le monde et dont la sensibilité est équivalente à la nôtre. Comme *Santiago A Mil*. Ce qui ne m'intéresse pas, c'est ce que j'appelle la playlist. Les artistes très connus, dont l'accueil nécessite des moyens énormes, et qu'on retrouve partout dans les festivals. Mon choix se porte davantage sur la découverte d'expériences plus singulières sur la forme ou le propos, aigu, actuel."

D'où son insistance, encore et toujours, sur un théâtre accessible. "Dire qu'on présente des spectacles qui parlent d'aujourd'hui s'ils ne sont pas accessibles, ça n'a pas de sens!"

### Artistes d'ici et émergences

Tout international qu'il soit, l'événement tient à mettre en lumière des artistes d'ici. Avec entre

autres la création de *Tervuren* de Céline Beigbeder sur la question de la restitution des œuvres d'art au Congo, la reprise de *Flesh* de Sophie Linsmaux et Aurelio Mergola, le tout nouveau *Pouvoir* d'Une Tribu collectif (lire la critique en p.38), l'ambitieux *The ManX Cat Project* d'Écarlate la Compagnie, sur les figures féministes méconnues... Et aussi trois œuvres en cours de gestation, signées respectivement Magrit Coulon et Bogdan Kikena (*Toutes les villes détruites se ressemblent*), Claudia Bruno (*Marceline*) et Lisa Cogniaux (*Peut-on encore mourir d'amour?*) – dans une déclinaison "focus hiver" de Factory.

À ce programme roboratif viennent encore s'ajouter une journée d'étude sur la "présence des femmes dans le secteur des arts de la scène en Fédération Wallonie-Bruxelles" (mise au point par Écarlate la Compagnie, La Deuxième Scène, La Chaufferie acte 1, Voix De Femmes et le Festival de Liège), ainsi qu'une série d'after, soirées et autres fêtes endiablées qui enfièvreront le Manège au fil des trois prochaines semaines.

→ Festival de Liège, du 27 janvier au 18 février. Infos, programme complet, rés.: 0497.606.402 – [www.festivaldeliege.be](http://www.festivaldeliege.be)



Le Manège de la Caserne Fonck, cœur battant du Festival de Liège, où ont lieu notamment les spectacles mais aussi de nombreuses fêtes.



Le chorégraphe camerounais ouvre l'édition 2023 du festival avec « Shadow Survivors » et « L'opéra du villageois ».

## ENTRETIEN

JEAN-MARIE WYNANTS

Retrouvant son rythme habituel après les reports dus à la crise du covid, le Festival de Liège s'ouvre avec deux spectacles du danseur et chorégraphe camerounais Zora Snake. Deux pièces nourries du parcours de ce créateur alliant la culture de son village à sa pratique du hip hop et son besoin d'évoquer les thèmes les plus actuels à travers le mouvement.

**Vous présentez deux spectacles au Festival de Liège. De quoi s'agit-il ?**

*Shadow Survivors*, qui ouvre le festival, est construit sur cette manière de travailler l'espace intérieur et extérieur qui est propre à mon travail. L'autre spectacle, *L'opéra du villageois*, je le vois plus dans l'espace du bar. C'est une performance solo dans laquelle je travaille les notions d'espace et surtout des espaces autres que ceux du théâtre avec sa scène, ses sièges, etc.

**Vous expliquez que ce qui compte pour vous, ce n'est pas la technique mais ce que chacun apporte dans une équipe.**

Au Cameroun, nous avons grandi dans un autre contexte, avec d'autres influences, plus spontanées, qui viennent de la condition de notre existence. Au Cameroun, on vit au quotidien, on vit dans cette espèce de survie où il faut trouver la lumière du jour, c'est-à-dire l'espoir. Du coup, cette recherche de l'espoir, on la vit quotidiennement dans tout notre être. On la pense moins mais on la vit plus. On engage beaucoup notre corps dans cette quête de l'espoir. Donc, pour moi, il n'y a pas le temps de réfléchir à la technique de « comment faire pour manger », par exemple. Mais il y a le temps d'engager son corps pour aller chercher de quoi manger.

**Votre parcours de danseur reflète cela ?**

Oui, j'ai grandi au village, à l'ouest du Cameroun. Plus tard, ma mère m'a amené à Douala où j'ai fait de la danse hip hop, beaucoup de battle. J'ai continué ensuite à Yaounde. C'est à partir de là que je me suis mis à chercher plus loin et à construire mon langage. Et je me suis rendu compte qu'on pouvait écrire une thématique et la danser, aller au-delà de la technique pour défendre un propos. Par ailleurs, ma grand-mère était une grande musicienne et poète, mon père était un grand poète, un grand conteur. Chez nous, il n'y a pas de conservatoire, de cours de danse. Mais les grands-mans savaient danser et savent quel type de danse va avec tel type de cérémonie. Elle te décrypte pourquoi on tape trois fois le pied au sol et on fait trembler la poitrine. Elles t'expliquent toute cette construction de la danse connectée aux esprits. Et aussi quel type de danse il

faut le jour, et quel type de danse il faut la nuit... Tout ça, c'est le corps, l'oralité, pour transmettre le corps de nos ancêtres.

Du coup, mes créations passent toujours d'abord par l'expression du corps dans tout son état et dans tout son être : les cheveux, les yeux, les narines, la bouche, la langue, les oreilles, le cou, la poitrine, le torse, toutes les articulations du corps jusqu'aux orteils. Tout ça danse. C'est un mouvement, un langage. Dans mes créations j'utilise d'abord l'être, ce qu'il peut exprimer, ce qu'il reçoit de l'humanité et ce qu'il peut partager avec l'humanité sans toutefois passer par la technique. Celle-ci vient après. Le plus important, c'est le corps : qu'est-ce qui se passe en nous. Comment ce corps bouillonne en nous dans cette société actuelle aussi dure. Comment faire pour résister, survivre et penser l'espoir ?



# Zora Snake au Festival de Liège : le corps dans tout son état

« Shadow Survivors » de Zora Snake ouvre l'édition 2023 du Festival de Liège.

© MAX MBAKOP

**Pour cela, il faut des danseurs prêts à travailler de cette façon, à amener quelque chose sur le plateau plutôt qu'à faire ce qu'on leur dit de faire...**

Bien sûr. Quand j'ai une création, je me projette dans ce que j'ai envie de proposer, de défendre. Et puis, par rapport à mon vocabulaire, à mon degré de folie dans la création, je lance un appel à candidature, je fais un casting ou je sélectionne des danseurs qui me semblent être aussi à cet endroit-là : des gens qui brisent les frontières et qui osent se réinventer quotidiennement quand ils créent. C'est pour cela que dans les ateliers que j'anime, y compris avec les danseurs camerounais, je les forme à devenir de futurs créateurs et pas seulement des interprètes. La chose la plus importante c'est d'être créateur et, alors, tu peux apporter quelque chose de plus comme interprète. Pour moi, le chorégraphe est celui qui pense le mouvement autrement et qui donne la liberté aux danseurs d'explorer son idée. Et c'est dans cette exploration que le chorégraphe sculpte le mouvement pour atteindre ses objectifs.

**De quoi parle « Shadow Survivors » ?**

Le titre est en anglais parce qu'à l'heure actuelle, au Cameroun, au Nord-Ouest et au Sud-Ouest, il y a une guerre qui divise anglophones et francophones. C'est une guerre politique, depuis 2016, mais qui remonte aussi aux luttes pour l'indépendance avec les conventions signées entre la partie francophone et la partie anglophone du pays. Cette guerre s'est amplifiée parce que les anglophones se sont sentis de plus en plus marginalisés. Ils ont donc décidé de demander un dialogue national mais qui n'a pas abouti, d'où le conflit actuel. Et cette zone est

« Shadow Survivors » « L'opéra du villageois »

Les 27 et 28 janvier au Manège Fonck à Liège, [www.festivaldeliege.be](http://www.festivaldeliege.be)

frontalière avec la région d'où je viens et où je vois ces familles déplacées qui ont perdu des parents, etc. Je discute avec eux régulièrement et j'ai voulu, comme créateur, partir de cette guerre-là pour parler de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, y compris par exemple en Ukraine. *Shadow survivors*, c'est un peu les survivants de l'ombre. Que reste-t-il comme vestiges, comme repères de cette dure lutte d'indépendance pour les générations aujourd'hui ? Et nous, de cette génération, que pouvons-nous laisser aux générations suivantes. Et comment ? C'est cela qui me fait créer un langage dansé. Nos corps deviennent les témoins, le souffle de ces personnes. Des témoins de l'ombre. En cela, *Shadow Survivors* vient créer un endroit d'éclatement entre cette histoire des luttes d'indépendance, ce que nous vivons aujourd'hui dans notre société, et pas qu'au Came-

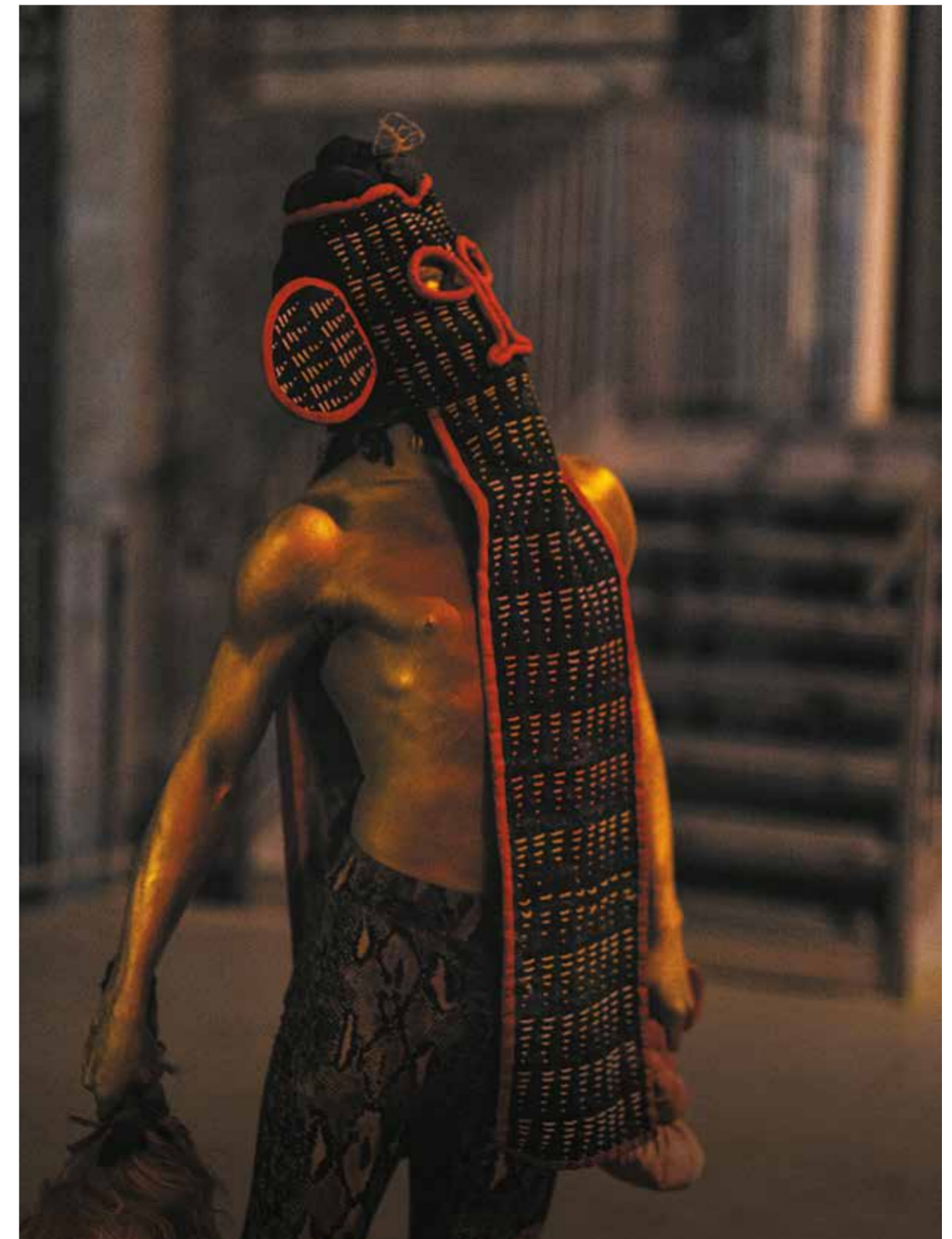
roun. Ça part du Cameroun pour parler du monde entier et, au fur et à mesure, sur le plateau, les corps explosent mais dans cette explosion, il y a une lueur d'espoir...

**Et en ce qui concerne « L'opéra du villageois » ?**

Là, c'est différent. En fait, tous mes projets sont écrits comme une dramaturgie longue, comme une histoire qui ne va pas se terminer... Tous les thèmes sont reliés en fonction de ce qui se passe autour nous, aussi bien dans l'actualité que dans notre vie personnelle. *L'opéra du villageois* vient du fait que j'ai joué dans des opéras, avec Fabrice Murgia. Je me suis dit que ce silence qui grondait depuis un moment et toutes les révélations actuelles qui concernent notamment la restitution des œuvres dans les musées, cela vient de nos aïeux aussi. Ils étaient de grands artistes, de grands poètes, qui pensaient le monde bien avant notre naissance. Ils savaient que leur corps était périssable et allait disparaître. Alors, ils ont transféré leur savoir, leur richesse artistique, dans les œuvres d'art. Dès lors, pour moi les œuvres d'art deviennent très vivantes, très riches et

cela devient comme un opéra. Ma mère qui cultive au village et qui chante avec les tonalités justes, c'est de l'opéra aussi. Le village est un opéra en soi. On a aussi cette richesse.

Nos aïeux qu'on traitait d'incivilisés ont développé tout un imaginaire et fabriqué des œuvres d'art, créé des manières de bouger, de danser dans des cérémonies, des mises en scène très précises de ces célébrations... Tout ça, c'est de l'opéra, en fait. Du coup, pourquoi pas créer une pièce autour de mon village ? Avec le choc entre ces deux mots « opéra » et « villageois ». Pour moi un chorégraphe, c'est comme un sculpteur qui travaille le mouvement pour créer sa statuette. Donc ici, j'ai eu l'idée de mettre en relief l'or et le sel pour rappeler cette époque de commerce triangulaire où on nous a flattés avec du sel et on a pris notre or. C'est une manière aussi de faire vivre cette richesse de notre village et de convoquer le sel, comme le blanc de l'histoire. Le tout autour d'un drapeau de l'Union européenne... *L'opéra du villageois*, c'est ça : sortir du silence de nos aïeux qui se taisaient, non par peur, mais parce qu'ils savaient qu'on allait venir...



MAD

LE MAGAZINE DES ARTS ET DU DIVERTISSEMENT DU SOIR

25 janv. 23



# Le festival international de Liège s'ouvre à de nouveaux modes

Fidèle à la ligne tracée il y a 22 ans, cette douzième édition se veut novatrice et engagée.



Les spectacles à l'affiche de l'édition 2023 du festival international de Liège, qui se déroulera du 27 janvier au 18 février, ont été présentés, lundi, par le directeur Jean-Louis Colinet et son équipe. Fidèle à la ligne tracée il y a 22 ans, cette douzième édition se veut novatrice et engagée.

Une fois encore, les organisateurs du festival ont souhaité interroger le présent et "les grands problèmes qui traversent notre temps, tout en faisant découvrir des artistes peu ou pas connus", a d'emblée annoncé le directeur Jean-Louis Colinet. Les spectacles, proposés à un prix démocratique, s'adressent à un public très large et couvrent une série de thématiques ancrées dans notre époque :

la place de la femme dans notre société, notre rapport aux technologies, le racisme, l'homosexualité, la perte d'identité, le capitalisme, entre autres.

## Un carrefour

Malgré un contexte difficile pour le secteur de la culture et une édition 2023 bouclée en moins d'un an, l'événement propose cette année encore une affiche fournie reprenant 17 représentations mêlant danse, théâtre et musique. Cette année est marquée par cette volonté du festival de tisser des liens avec divers acteurs culturels de la région. C'est ainsi qu'il s'est associé avec les centres culturels liégeois pour la venue du spectacle "Flesh" de la compagnie "Still Life", qui met en scène la chair meurtrie et le manque de l'autre.

"Le festival évolue et se définit de plus en plus comme un carrefour", a commenté Jean-Louis Colinet, qui demande davantage de reconnaissance : "Il y a de l'activité dans nos studios et bureaux toute l'année. Les lieux sont utilisés toute l'année dans le cadre de toute une série d'événements auxquels nos équipes collaborent, et pas juste pour le festival".

Parmi les autres moments forts, il y aura notamment la venue de la danseuse et chorégraphe chinoise Wen Hui ("I am 60"), la mise en scène de Pinocchio par la compagnie italienne "Le Teatro Del Carretto" ou encore "The Manx cat project", un spectacle théâtral se déclinant en cinq actes sur une même journée, le 5 février de 16 à 20 h 35.

Après cette édition, le festival reprendra son rythme biennal habituel.

# Engagé, ouvert sur le monde et populaire : Le Festival de Liège revient pour une 12e édition

par Bénédicte Alié



C'est un rendez-vous culturel incontournable en Cité Ardente. Le Festival de Liège sera de retour du 27 janvier au 18 février 2023. La crise sanitaire aura quelque peu bouleversé le planning de cette biennale internationale des arts de la scène qui, exceptionnellement, propose donc une nouvelle édition pour la deuxième année consécutive.

Au programme, une vingtaine de spectacles de théâtre et de danse en provenance des quatre coins de la planète et de la Fédération Wallonie Bruxelles. Des spectacles engagés, ouverts sur le monde, comme aime le souligner le directeur du Festival de Liège, Jean-Louis Colinet. « C'est un festival engagé parce qu'il parle à un très large public de thématiques d'aujourd'hui, à des gens d'aujourd'hui. Il n'y

a pas d'œuvre muséale qui convoque le passé. Et chaque spectacle est le point de vue d'un artiste au travers de sa sensibilité, de sa culture, de son langage et des réalités qui sont les siennes. »

Ainsi, la question très actuelle de la décolonisation et de la restitution du patrimoine africain est abordée dans le spectacle de danse « L'Opéra du villageois » du camerounais Zora Snake mais également dans « Tervuren », une création belge. Autre thématique abordée, celle du système carcéral avec « The Examination », un spectacle irlandais mais aussi « Amours », autre création du français Joël Pommerat, fidèle du festival liégeois. Ou encore, la thématique du pouvoir et de la manipulation avec le bien nommé « Pouvoir » du collectif belge Une Tribu Collectif. Les luttes féminines occupent aussi une place de choix avec « The Manx cat project » ou un siècle de féminisme belge à travers cinq petites formes théâtrales, présentées en une journée.



Au total, une vingtaine de rendez-vous en provenance également de Chine, du Brésil, d'Italie, d'Espagne et de Grèce.

Dédiée aux artistes émergents de la Fédération Wallonie-Bruxelles, La Plateforme Factory prendra également ses quartiers d'hiver au Festival de Liège et proposera trois projets de théâtre encore en devenir.

Cette édition 2023 voit aussi naître une nouvelle collaboration avec les centres culturels liégeois Les Chiroux, Chênée, Ourthe et Meuse et le Foyer culturel Jupille-Wandre. « Les perspectives de travail que nous avons avec ces centres culturels consistent dans un premier temps à accueillir des spectacles pendant la biennale mais, à plus long terme, à accueillir aussi pendant toute l'année, dans les infrastructures de ceux-ci, de jeunes compagnies qui viennent travailler en résidence et cela, de manière à faire du Festival de Liège un partenaire actif, intégré dans le tissu social et culturel de la région liégeoise » explique Jean-Louis Colinet. Dans le cadre de cette nouvelle édition du Festival de Liège, c'est le spectacle « Flesh » de la compagnie belge Still Life qui inaugure cette collaboration naissante.

Engagé, Le Festival de Liège se veut aussi populaire. « Nous revendiquons ce caractère populaire, non seulement par rapport aux types de spectacles accessibles au plus grand nombre que nous proposons mais aussi par rapport à la politique de prix très bas que nous menons et qui de plus, incitent à la curiosité » explique encore le directeur du festival.

Et Jean-Louis Colinet de rappeler le caractère éminemment festif et joyeux du Festival de Liège. Au programme il faut en effet ajouter les afters, le bal d'ouverture et la grande farandole de clôture.

C'est « Shadow survivors », un spectacle de danse en provenance du Cameroun qui ouvrira cette 12e édition.



**Le Festival de Liège, « festival qui interroge le présent » depuis plus de vingt ans, déploie en ce début d'année sa programmation libre, audacieuse et internationale. Jean-Louis Colinet, son directeur, en livre les temps forts et lignes directrices.**



**Cette année encore, le festival fait le grand écart, invitant Brésil, Chine, Irlande, Grèce... et Belgique sur le plateau du Manège Fonck.**

**I**l est 10 heures, au Chili, quand il répond à notre appel. Jean Louis Colinet y est pour un festival de théâtre, forcément. Le Santiago, à Mil. Il y saisit l'âme des scènes d'Amérique latine, ce théâtre qui « n'est pas un théâtre de démonstration d'un savoir-faire, mais un théâtre simple, brut, humain, fort ». Un théâtre – et un festival – qui invitait Joël Pommerat, Fabrice Murgia et Jaco Van Dormael, habitués et amis des scènes belges. Signe d'une porosité à l'international, voulue aussi par Jean-Louis Colinet pour son festival, celui de Liège.

Pour preuve, cette année encore, l'événement liégeois fait le grand écart, invitant Brésil, Chine, Irlande, Grèce... et Belgique sur le plateau du Manège Fonck, au cœur de la Cité Ardente. « Si on

peut penser qu'un chorégraphe camerounais et une danseuse chinoise sont très différents, ils questionnent pourtant le monde de la même façon », nous assure, vindicatif, le directeur. Et de poursuivre sur l'essence de sa programmation : « L'important, pour moi, est de présenter des spectacles qui n'exigent pas de connaissances précises, mais qui, au final, font débat. De proposer le théâtre à un public le plus large possible, et qui soit accessible, aussi et avant tout, financièrement (NDLR : les places avoisinent les dix euros). »

### **TOURNEZ, LE MONDE**

On pourra croiser une artiste brésilienne qui lie sexualité et maternité (*Stabat Mater*, de Janaina Leite, spectacle interdit aux moins de 18 ans), une dan-

seuse chinoise qui interroge les luttes féministes (*I Am 60*, Wen Hui), un chorégraphe camerounais qui fait vivre et danser ses morts (*Shadow Survivors*, Zora Snake, en ouverture du festival). Joël Pommerat, longtemps absent des scènes belges, reviendra avec *Amours (2)*, spectacle issu d'un travail qu'il a mené avec des détenus de la prison centrale d'Arles et qui lui a réappris la nécessité de la création, du jeu, du mot, du théâtre. Fabrice Murgia présentera, à Liège, cette ville qui l'a vu naître au théâtre, son *Dies blancs*. L'incroyable *Flesh* (Compagnie Still Life) continuera à hurler sans mots les maux des liens entre humains. Quant à la jeune Belge Céline Beigbeder, elle présentera, avec *Tervuren*, un travail de mémoire, corrosif et question-

nant, sur l'héritage de la colonisation. Une pièce accompagnée, selon le vœu de l'artiste, par des rencontres avec le CADTM, le Comité pour l'abolition des dettes illégitimes.

Tous ces spectacles, et d'autres, seront proposés dans « ce que les non-Liégeois ne peuvent pas comprendre tout de suite », souligne Jean-Louis Colinet. Soit un esprit libre, festif, engagé, qui se prolonge bien après le dernier applaudissement. Le festival propose d'ailleurs une journée d'étude, trois présentations de projets en cours, et de nombreux concerts et *afterparties*. Allons-y!  Isabelle Plumhans



## « Une démarche artistique résolument exigeante mais toujours inclusive et festive » par Thiebaut Colot - 24 janvier 2023

Du vingt-sept janvier au dix-huit février, le Festival de Liège prend ses quartiers au Manège Fonck pour faire vibrer et questionner la Cité ardente.

Créé en 1958 par Robert Maréchal, le Festival du Jeune Théâtre s'appellera ensuite Rencontres Internationales de Théâtre contemporain et de Rencontres d'Octobre et épousera toujours les grands courants et tendances du théâtre contemporain, les nouvelles conceptions scéniques et esthétiques. Durant quarante années, il accueillera notamment Roger Planchon, Patrice Chéreau, le Living Théâtre, Jerzy Grotowski, Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil, Georges Lavaudant, Bob Wilson, Jérôme Deschamps et bien d'autres illustres comédiens, metteurs en scène et productions.

En 1999, Jean-Louis Colinet succède à Robert Maréchal et, en 2001, le festival est rebaptisé Festival de Liège. C'est le début d'une nouvelle odyssée théâtrale. Devenu une biennale organisée chaque année impaire, ce festival international de théâtre, de danse et de musique d'aujourd'hui est singulier et différent des autres manifestations. Pendant trois semaines, des spectacles originaux – sous de multiples formes, ce qui en fait aussi son originalité – interrogent notre présent, questionnent notre époque. Avec ses conflits, ses guerres, ses injustices. Ses beautés aussi. Cette ode aux arts du spectacle et à la vie, la vraie, fait preuve d'une nouvelle philosophie, d'une radicalité certaine et d'une exigence de qualité dont Jean-Louis Colinet en est le concepteur et le maître d'œuvre.

Centrée sur l'humain, la programmation met en avant des créations qui parlent des sujets d'aujourd'hui et qui touchent bon nombre des spectateurs. Le Festival de Liège fait vivre la Cité ardente pendant trois semaines au gré des représentations. Mais pas seulement ! En effet, grâce aux rencontres avec les artistes, aux « afters » ainsi qu'aux collectifs et groupes issus des milieux associatifs et alternatifs qui se joignent à la fête, c'est une véritable « vie » qui s'articule autour des pièces. Un savoureux mélange pour ce festival inclassable qui a fait sien cette maxime de Federico Garcia Lorca: « Parce qu'un théâtre qui ne recueille pas la pulsion sociale, la pulsion historique, le drame de son peuple et la douleur authentique de son passage et son esprit n'a pas le droit de s'appeler théâtre. »

### Un festival engagé et international

Un festival très actuel et engagé, dont l'édition 2022 avait à nouveau rencontré un franc succès, et où les pièces programmées n'hésitent pas à s'emparer de sujets délicats, complexes mais toujours dans l'air du temps. Sur deux sites d'un même quartier – le Manège Fonck et le Hangar B9 de Saint-Luc –, le Festival de Liège, dont la renommée dépasse très largement nos frontières, propose des créations venues du monde entier. « Fidèle à la ligne que nous avons tracée voici vingt-deux ans, cette douzième édition du Festival de Liège se veut obstinément novatrice et engagée. Avec elle, nous affirmons une fois encore cette ferme volonté de plonger au cœur de notre époque, de porter sur notre temps ce regard critique et aiguisé », affirment les organisateurs. « Pour cette nouvelle édition, le Festival de Liège revendique cette ambition qu'il n'a cessé d'affirmer, celle d'aller à la rencontre de territoires nouveaux, de s'ouvrir à d'autres langages, d'autres sensibilités en compagnie d'artistes singulier-ère-s, qui ont cette volonté farouche d'interroger le présent. »

Tant sur la forme que sur le fond, les spectacles proposés par le Festival de Liège – qui offre un beau coup d'éclairage à la danse – jouent avec les codes et se révèlent profondément novateurs. Les productions choisies viennent de partout sur le globe : Cameroun, Brésil, Espagne, Italie, Chine, France, Grèce, Irlande et, bien entendu Belgique. Certains artistes tels Joël Pommerat, Fabrice Murgia, Zora Snake ou encore l'artiste chinoise Wen Hui acclamée lors de la première édition du Festival en 2001 n'en seront d'ailleurs pas à leur premier passage dans la Cité ardente.

Une programmation de qualité, terriblement dans l'air du temps et engagée qui colle parfaitement à la mission que se sont imposés les organisateurs du Festival de Liège résumée dans cette assertion : « Partager les points de vue aigus que posent les artistes sur notre temps. Voilà l'ambition que se donne, inlassablement, le Festival de Liège au fil de ses éditions. »

# « Toutes les villes détruites » ouvre la Factory du Festival de Liège

Dans le cadre de l'édition 2023 du Festival, trois spectacles en cours de création ou d'adaptation sont présentés à la salle B16. On débute ce week-end avec le nouveau projet de Magrit Coulon et Bogdan Kikena.



JEAN-MARIE WYNANTS

Il sont deux, assis chacun dans une pièce, muets, habillés de teintes sombres avec un petit col vert donnant une note de couleur. Deux gardiens de musée qui attendent, s'ennuient, soupirent, époussetent les poussières de leur pantalon, se grattent la cuisse, regardent autour d'eux... Deux gardiens dans un musée vide, attendant des visiteurs qui n'arrivent jamais. Avec *Toutes les villes détruites se ressemblent*, Magrit Coulon à la mise en scène et Bogdan Kikena à l'écriture et dramaturgie, nous entraînent dans un univers en fin de vie dont les protagonistes se raccrochent aux bribes du passé. On sait, depuis le formidable *Home*, également découvert au Festival de Liège, que le duo n'a pas son pareil pour

Maya Lombard et Pascal Jamault, gardiens de musée désœuvrés dans « Toutes les villes détruites se ressemblent ». © DOMINIQUE HOUJUMANT/GOLDO

faire exister ces lieux déserts où règnent le silence et l'absence de ce qui fut. Ici, plus que jamais, la notion de fin et de destruction est au centre du propos. C'est le thème de cet étrange MEMED (Musée Européen de la Mémoire et de la Destruction), structure itinérante qui, longtemps, promena à travers toute l'Europe l'histoire et les vestiges des guerres et autres conflits. Le public, vivant en temps de paix depuis des décennies, se pressait en masse pour découvrir ces témoignages d'un passé belliqueux. Mais depuis que la guerre est de retour à nos portes, plus personne ne s'intéresse au passé. Alors, tandis que

Pascal (excellent Pascal Jamault) arpente la ville en claironnant son texte promotionnel comme les cirques d'autrefois, Maya (irrésistible Maya Lombard) répète son texte de présentation. Tandis qu'ils errent, désœuvrés, leurs pensées se font entendre en voix off. En l'absence de son collègue, elle écoute *She's lost control* de Joy Division parfaitement en phase avec cette ambiance de désolation. Mais lorsque Pascal revient, il n'y voit qu'une occasion de se déhancher sur les rythmes du groupe de Ian Curtis. Il annonce l'arrivée du public... Personne ne se montre. Pourtant la buvette est bondée, paraît-il... Avec cette création modulable que l'équipe entend jouer dans les lieux les plus divers en s'y adaptant à chaque fois (la salle B16 leur offre ici un environnement désert et décrépit à souhait), on

est une fois de plus happé par le drôle d'univers de ces jeunes gens explorant inlassablement les moments de doute et de finitude. Lorgnant du côté du théâtre de l'absurde façon Beckett avec des petites touches de Raymond Devos, le spectacle fait surgir une baleine dans la Meuse, utilise les spectateurs sagement assis comme autant d'éléments du musée, fait entendre du Clo Clo larmoyant et hilarant et déborde même du côté du théâtre lyrique avec un humour et un aplomb irrésistible. Et, malgré tout, une minuscule touche d'espoir... Alors n'hésitez pas à rendre visite au MEMED, ses gardiens n'attendent que vous. Les 3 et 4 février à 18h30 à la Salle B16, derrière le Manège Fonck, dans le cadre du programme Factory du Festival de Liège, [www.factoryfestival.be](http://www.factoryfestival.be), [www.festivaldeliege.be](http://www.festivaldeliege.be)

Les premiers pas de « Marceline »



« Marceline » de Claudia Bruno. © DOMINIQUE HOUJUMANT/GOLDO

Claudia Bruno prévient d'emblée le public. Des trois étapes de travail qui sont présentées dans cette édition de Factory, *Marceline* est la plus jeune, la plus fragile, les comédiens n'ayant commencé à répéter que depuis quelques jours. C'est, dès lors, une série de séquences extraites de la version de travail actuelle qui sont présentées. Mais rien ne dit qu'on les retrouvera dans la version finale. En route donc pour une découverte totale. Tout commence avec un tas de sacs-poubelles commençant doucement à se mouvoir pour laisser apparaître une silhouette agitée, se fabriquant un « costume » avec quelques morceaux de plastique déchiré et ébréchant ses questions dans le vide : « T'es qui ? T'es quoi, toi ? T'es rien ! T'es personne ! ». Délire d'une sans-abri abandonnée de tous ? Cauchemar d'une larguée de la vie ? Victime de maltraitance cherchant une échappatoire ? On n'en saura pas plus pour l'instant. Une autre séquence rassemble la jeune femme et un étrange personnage prétendant vivre sur la lune. On pense inévitablement au Petit Prince mais avec une sacrée dose de trash où Pierrot raconte la voute céleste de manière plutôt originale. On croise un ange discret, jouant de temps à autre le rôle de narrateur. Et puis on voit débarquer l'incroyable reine Francis et sa comparse à la double personnalité pour une plongée en boîte, façon comédie musicale déjantée... Ce ne sont encore que quelques bribes de spectacle et les amateurs de projet totalement abouti n'y trouveront pas leur compte. Mais on voit déjà scintiller ça et là quelques pépites qui ne demandent qu'à être polies pour mieux nous séduire lors de prochaines étapes. Ais, donc, aux chercheurs d'or et aux décrocheurs d'otoiles.

### question pour deux championnes

## « Peut-on encore mourir d'amour ? »

J.-M.W.

J'avais envie de parler d'amour », annonce simplement Lisa Cogniaux en introduction de l'étape de travail de sa prochaine création. Pas juste pour se laisser aller à ses penchants romantiques de gamine fascinée par Cendrillon mais pour partager avec nous une série de questions : « Titanic, est-ce le meilleur film de tous les temps ? C'est quoi notre modèle amoureux en Belgique en 2023 ? Est-ce que Philippe et Mathilde sont amoureux ? L'hétérosexualité, c'est un régime politique ou seulement une orientation sexuelle ? » Et par-dessus tout : « Peut-on encore, en 2023, mourir d'amour ? »

Pour porter toutes ces questions, Lisa Cogniaux et sa comparse Stéphanie Goemaere endossent les rôles de Judith et de sa copine Ophélie dont le petit ami se nomme – voyez comme le hasard fait bien les choses – Hamlet. Normal, explique-t-elle, ses parents sont fans de Shakespeare. Une fille rendue folle par les actes de son amoureux (Ophélie) et une autre usant de son charme pour sauver son peuple en décapitant un général adverse après l'avoir séduit (Judith), c'est du lourd. Et ce n'est pas tout. Dans les minutes qui suivent, on voit débouler Marguerite Yourcenar qui n'a pas toujours été une petite vieille rabougrée, Marilyn Monroe qui a pas mal



Stéphanie Goemaere et Lisa Cogniaux dans « Peut-on encore mourir d'amour ? ». © DOMINIQUE HOUJUMANT/GOLDO

morflé, le souvenir des princes charmants de conte de fée, les musiques de films évoquant de grandes scènes romantiques (et re-Titanic...) Dans un véritable feu d'artifice d'idées et de questions, le duo passe avec une incroyable aisance de l'humour réjouissant au constat glaçant, de l'autofiction intime à la scénographie du spectacle au centre de laquelle trône une baignoire garnie de lierre en plastique dans laquelle Ophélie aime

prendre un bain d'eau glacée... On ne refait pas. On évoque l'amour sous toutes ses formes, le romantisme échevelé, les déceptions inévitables, les grands moments de ridicule, les ruptures amicales, les héroïnes littéraires se donnant la mort par amour et les tragiques héroïnes du réel, massacrées par des « compagnons » coupables de féminicides. Avec une ironie savoureuse et sans jamais énoncer de vérité définitive, Lisa

Cogniaux ne cesse de s'interroger comme lorsque, assumant son état amoureux, elle constate : « Je ne peux pas rêver sans que tout de suite on me fasse chier avec la masculinité toxique ». Avant d'ajouter dans le même souffle : « D'ailleurs, j'ai jamais compris la différence avec masculinité tout court ! ». Comme dans l'excellent *Fragments d'elle* dans lequel on retrouvait déjà les deux jeunes femmes, la musique joue un rôle indispensable dans cette plongée au cœur des états amoureux. Quoi de mieux en effet que quelques notes pour évoquer l'immensité des sentiments, se souvenir d'un premier baiser ou du moment où on s'est fait larguer. On a donc droit à des versions réjouissantes de vieux tubes comme *Coup de soleil* de Riccardo Cocciante ou *Voyage en Italie* de Liliçub, à des extraits de B.O. évocatrices mais aussi à un accompagnement, lugubre à souhait, de la lecture d'un extrait de journal intime après une rupture... L'amour, toujours l'amour. On ne risque pas de s'en lasser avec un tel duo pour le glorifier, le disséquer, le démonter et nous faire à la fois rire, réfléchir et rêver. Les 17 et 18 février à 18h30 à la salle B16, Festival de Liège, [www.factoryfestival.be](http://www.factoryfestival.be), [www.festivaldeliege.be](http://www.festivaldeliege.be)



vuren mené par Céline Beigbeder assistée de Julie Nathan, prend le risque de s'emparer d'un sujet d'actualité complexe, celui de la restitution des objets d'art africains, qui nourrit un débat de société assez virulent.

#### Un musée qui crée l'altérité

Cet endroit en particulier et les musées en général révoltent Fatou :

Je ne veux pas monter sur scène uniquement pour divertir...

« Je savais que ce musée existait mais je ne voulais pas y aller. Je hais les musées en général, on y expose certaines choses mais tant d'autres sont cachées, tant de personnes sont invisibilisées, humiliées. Payer pour visiter ce musée, c'est comme si on cautionnait tout ce qui s'y est passé. J'ai eu beaucoup de mal avec ça. Je ne veux pas monter sur scène uniquement pour divertir ou jouer la comédie mais pour qu'il y ait des choses qui sortent. » « Ce musée crée la différence. C'est après l'avoir visité que mon fils s'est rendu compte des différences dans les couleurs de peaux. » poursuit Céline.

#### Un long processus de création fragmenté

Le projet, comme tant d'autres, a marqué un coup d'arrêt forcé en 2020, mais Céline Beigbeder a profité du confinement pour écrire un texte qui a été lauréat de « Jeunes textes en liberté ». Le spectacle a connu ensuite quelques étapes de travail, dont un séjour de recherche à la Fabrique de Théâtre, à Frateries, une des seules structures, avec les Doms à Avignon et Factory (émanation du Festival de Liège), à rétribuer les résidences de création. Elle a bénéficié aussi d'un stage avec la dramaturge et metteuse en scène Adeline Rosenstein.



Céline Beigbeder et Fatou Hane dans «Tervuren» ©Barbara Buchmann-Cotterot

Tervuren est programmé au Festival de Liège les 29 et 30 janvier 23. Nous avons rencontré Céline Beigbeder, Fatou Hane et Julie Nathan, pendant leur résidence aux Doms en novembre dernier. Elles nous ont ouvert les portes de leur salle de répétition, et partagé avec nous les questions qui animent et qui nourrissent, à tâtons, la recherche autour de leur création qui était alors en cours d'élaboration.

#### Plusieurs lieux en un seul

Le projet Tervuren est né il y a quelques années déjà. L'idée est partie d'une visite de l'Africa Museum, juste après les travaux de rénovation et de « décolonisation » (les guillemets sont importants). Ce musée tient, en effet, une place importante dans la ville de Bruxelles, d'une part parce qu'il est immense (il comprend 5 bâtiments et le parc s'étend sur 207 ha) et, d'autre part, au niveau symbolique, il a une portée particulière dans l'histoire de la Belgique. [1]

Anciennement intitulé « Palais des colonies », il abrita le tristement célèbre « Zoo humain » lors de l'Exposition universelle de 1897. Sept corps de Congolais qui y furent exhibés sont enterrés dans la chapelle Saint-Hubert de Tervuren.

L'Africa Museum détient des milliers d'objets provenant des anciennes colonies, en particulier du Congo (ex-Zaïre). À l'heure où le roi Philippe est à peine rentré d'un voyage en RDC où il a « prêté sur le long terme » [2], un Kakuungu, un masque rarissime, le projet Ter-



©Barbara Buchmann-Cotterot

Il y a eu derrière tout cela un long travail de documentation et de nombreuses rencontres avec des expert-es, notamment avec l'avocate Madelon De Witte qui travaille au sein du musée sur les questions légales liées à la restitution des objets spoliés.

#### La vulnérabilité des œuvres en gestation

Travailler par étapes, bénéficier de « retours » de la part d'un public, est important pour la metteuse en scène. « Mais il faut que ce public ait conscience qu'il s'agit là d'une étape de travail. Ce n'est pas toujours évident. »

Il est important de sortir des assignations de rôle.

Par exemple, une scène difficile à monter est celle qui relate de façon assez schématisée des arguments « pro » et « contre » la restitution des objets spoliés. « On a présenté cette scène à Factory. Les problèmes venaient de cette dichotomie un peu facile entre "camp du bien" et "camp du mal". « Nous sommes bien sûr pour la restitution des objets volés, mais il est important de sortir des assignations de rôle. »

Par exemple, Fatou voulait jouer le personnage qui était "contre" mais se posait alors la question de sa couleur de peau. Quelqu'un nous a fait la remarque que faire jouer ce personnage par une Noire risquait de troubler la perception du spectateur ou de la spectatrice qui pourrait l'interpréter comme un choix dramaturgique. »

#### Éviter le didactisme

Comment parler de ces questions de restitution sans juger ? Sans patauger dans la culpabilité ? Une des solutions envisagées par la compagnie est de passer par le théâtre d'objets, qui permet de faire comprendre certaines choses avec moins de mots et plus d'images. Pour ce faire, elle a travaillé avec Marie Delhayne (Cie Les Karyatides).

Une autre piste est de faire parler les comédiennes en leur nom, qu'elles évoquent leur vécu, leurs propres interrogations. Et de rendre compte du processus de création dans le spectacle, pour montrer ouvertement les questions qui nourrissent la création. Mais se pose alors le problème d'articulation des passages entre parole personnelle et fiction. Comment passer de l'intime à l'émotion, pour arriver à créer de l'empathie, que le public s'identifie ?

Les questions, à ce stade de la création, demeurent nombreuses et complexes. Au cœur de ce processus, les plages de résidence telles qu'en ont bénéficié les créatrices à Factory, en septembre, ou aux Doms, en novembre, tiennent un rôle clef : la réflexion s'y aiguisait, se mesure au concret du plateau, et rencontre un public faisant preuve de curiosité, dans un esprit de dialogue constructif.

## « Pouvoir », invente ta propre histoire

par Diane Delangre



C'est au théâtre de la Balsamine qu'UNE TRIBU Collectif a posé ses valises pour présenter sa nouvelle création marionnettique, en partenariat avec Cécile Maidon : Pouvoir. Un spectacle interactif à ne pas manquer, du 20 au 28 janvier. Avis aux Liégeois, la troupe débarquera au Festival de Liège le 6 et 7 février !

Pour une marionnette, on peut comprendre que **jouer inlassablement la même pièce** de théâtre puisse être barbant. Et quelle frustration d'être sans cesse manipulé sans avoir voix au chapitre ! Mais peut-on vrai-

ment compatir du destin d'une marionnette ? **UNE TRIBU Collectif** nous prouve que **l'impossible est possible** quand on laisse parler son imagination. Car après tout, pourquoi pas ? La rébellion de cette marionnette est naturelle ! Les marionnettistes doivent-ils nécessairement et invariablement être aux commandes ? Passant de simple témoin à juge, le spectateur est embarqué dans les tracas politiques de l'équipe. Ici pas de quatrième mur, mais **une bonne dose d'humour pour accompagner ces réflexions sur notre rapport au pouvoir**.

Initialement, ils sont trois comédiens à s'activer dans l'ombre pour mettre en lumière une marionnette, mais ce n'est qu'une fois les codes du genre cassés que la pièce démarre. **Les marionnettistes deviennent personnages** et les situations, aussi absurdes que drôles, découlent non pas d'un double, mais d'un triple jeu ! Aux contraintes techniques (donner vie à un objet) s'ajoutent celles imposées par la marionnette qui veut son indépendance et se rebelle. Pour les accompagner sur scène : une table et quelques accessoires. Il n'en faut pas plus pour que l'imagination prenne le relais ; le champ des possibles s'ouvre sur une succession d'univers envoûtants.



Sans fil et sans filet, UNE TRIBU Collectif tire les ficelles pour nous amener jusqu'à **une réflexion sur le rapport au pouvoir**, ce dernier étant entendu comme « la prise de décision », mais aussi notre « capacité à ».

Ce questionnement dépasse rapidement l'individuel pour se poser à la collectivité. Notre système politique est-il toujours efficace au regard de l'évolution de notre société ? Et si nous, citoyens, étions à la place de cette marionnette, quelle démocratie serions-nous capables de créer ? Au-delà du thème politique, serions-nous capables de **nous affranchir de nos liens pour ouvrir le champ des possibles ?**

© Photo Céline Chariot

## Culture

# “Tervuren” : peut-on décoloniser un musée ethnographique ?

Scènes Céline Beigbeder en fait, avec Fatou Hane, un kaléidoscope théâtral.

Critique Marie Baudet

Un long tapis blanc courant du sol à la paroi du fond enchâsse la “boîte blanche” du musée dans la “boîte noire” du théâtre. Sur le côté gisent une série de bustes de Léopold II, maculés de rouge. Comme un prélude à la question autour de laquelle tourne depuis longtemps l'actrice et metteuse en scène Céline Beigbeder.

Sa comparse Fatou Hane se présente en premier, ouvrant le spectacle par une brève mise en contexte – ce titre, *Tervuren*, fait bien entendu référence au Musée royal d'Afrique centrale, renommé Africa Museum – doublée d'une confidence: “Je suis heureuse de faire partie du spectacle, sauf que je n'aime pas les musées, et celui-là en particulier. Quand j'ai fini par le visiter, j'avais l'impression de danser sur nos morts”, lance la comédienne camerounaise. “Je suis là pour boxer la situation.”

Appuyer sur les points sensibles

C'est que le sujet, forcément, brûle et remue. Et qu'en tirer un fil dra-



Fatou Hane en gardienne de musée et Céline Beigbeder en visiteuse habituée, descendante de militaire “amoureux de l'Afrique”.

maturgique n'est pas chose aisée.

Abondamment documenté, *Tervuren* ne se revendique pas pour autant documentaire. Il s'aventure sur les chemins de la fiction, s'offre des détours vers l'intime, empoigne les outils du théâtre d'objets, voire de la vidéo, ose même la comédie. Autant de fragments d'une composition kaléidoscopique pensée pour secouer tant nos doutes que nos certitudes. Au risque de l'inconfort – c'est le prix des questions imbriquées d'histoire, de violence et d'injustice – et avec des audaces formelles pour appuyer, de façon tantôt sérieuse

“Vous, les objets d'Asie et d'Océanie, revenez dans vingt ans...”

La préposée au Bureau des objets spoliés

tantôt effrontément ludique, sur les points sensibles du passé colonial belge.

On fait ainsi la connaissance de Suzanne, la soixantaine bien mise, habituée du musée où elle vient honorer la mémoire de son aïeul militaire “amoureux de l'Afrique”, et échangeant quelques mots avec une employée des lieux. On découvre l'activité d'un artisan dont les anti-quaires du Sablon revendent très cher les créations, et pour qui “c'est dangereux d'exposer ces œuvres dans un musée, car elles ont des pouvoirs”. On entend le plaidoyer d'Amadou-Mahtar M'Bow, directeur général de l'Unesco, à Paris en 1978, “Pour le retour à ceux qui l'ont créé d'un patrimoine culturel irremplaçable”. On assiste au défilé des statuettes de tous les continents au “Bureau des objets spoliés”...

Impossible, en moins d'une heure et quart, d'approfondir chaque aspect de ce si vaste sujet, que le duo en scène (assisté de Julie Nathan et, pour la dramaturgie, de Capucine Berthon) traite cependant avec ferveur, humilité, intensité.

→ Festival de Liège, jusqu'au 18 février. Infos: [www.festivaldeliege.be](http://www.festivaldeliege.be)

→ “Tervuren”, à Bruxelles, Espace Magh, du 8 au 11 février. Infos & rés.: 02.274.05.10 – [www.espacemagh.be](http://www.espacemagh.be)





## Festival de Liège, Fonck en folie

Rédaction : Julie Bernardi et Patrick Ndiwalonji Badibanga / Photos: Dominique Houcman - Goldo

Déjà les deux dernières semaines du Festival de Liège et toujours autant d'entrain! Avec les pièces *Dies blanc*, *Amours (2)*, *Pouvoir*, *The Examination* et *Overload*, nous rentrons carrément dans une autre dimension! Suivez-nous et venez faire le plein d'émotions!



### Pouvoir

« C'est historique, pour la première fois, une marionnette va écrire l'histoire ». Mais que se passe-t-il ? Pourquoi ce pantin censé être manipulé par ses marionnettistes se rebelle-t-il ? « Ce ne sont pas ces trois-là qui me donnent la vie, c'est vous », ajoute même le guignol bien décidé à ne plus jouer ce spectacle qui l'ennuie tant. En le regardant, nous avons effectivement l'impression qu'il est vivant. Et profitant de notre confusion, l'automate nous soumet à un vote : les marionnettistes ou lui. Évidemment, au vu de la sympathie qu'il dégage, notre décision est sans appel. Ce sera sa liberté ou rien. À la fin, nous assistons même à une scène fantastique. Sans que nous sachions comment, la marionnette arrive à bouger légèrement alors qu'elle est seule sur scène. Et c'est sur un tonnerre d'applaudissements que se conclut ce spectacle ahurissant qui nous aura autant surpris que divertis.



### Dies blanc

*Dies blanc*, pièce écrite et mise en scène par Fabrice Murgia, nous plonge directement dans une ambiance lourde et pesante. Bien que jouée en espagnol sous-titré français, l'histoire est si prenante qu'on en oublie vite la barrière de la langue et les deux petites heures que dure le spectacle passent en un clin d'œil. Retransmises sur grand écran en direct, les scènes sont filmées par les comédiens de la troupe *Cie Artara*, chacun alternant constamment entre son rôle de cameraman et celui de comédien. ne. L'histoire racontée par cette pièce ainsi que les différents thèmes abordés (violences policières, militantisme, réseaux sociaux, traumatismes, futur...) forment une véritable satire de la société actuelle. Enfin, l'adaptation du décor ou du visage des acteurs lorsque s'écoulaient des années devant nos yeux laissa le public sans voix, et ce, grâce à l'utilisation de filtres pour vieillir leurs visages, par exemple.



### Amours (2)

*Amours (2)* est une pièce créée par Joël Pommerat et interprétée par 3 comédiens, d'anciens détenus de la Maison Centrale d'Arles, et 3 comédiennes. L'histoire décrit la diversité des formes d'amour pouvant exister entre deux individus, et ce, via différents tableaux scéniques. La mise en scène était originale. La pièce ayant débuté avec deux comédiens assis dans le public qui se disputaient. L'absence de scène (qui était en fait un simple espace vide entouré des chaises du public) permit de flouter la limite entre les comédiens et les spectateurs, et facilita l'empathie à leur égard, nous sentant tous concernés par ce thème universel.



### The Examination

*The Examination* est une pièce des *Brokentalers* (Feidlim Cannon et Gary Keegan), une compagnie irlandaise. Un sujet difficile et délicat y est abordé : la santé mentale des prisonniers. Les droits de l'homme s'appliquent-ils à eux aussi ou pouvons-nous les réduire à de simples animaux ? Devons-nous utiliser l'argent du contribuable pour rénover les prisons afin que les prisonniers n'aient, par exemple, pas à faire leurs besoins devant d'autres êtres humains, afin qu'ils préservent le peu de dignité qu'ils ont ? Autant de questions soulevées par ce spectacle poignant. C'est Willie White, lui-même incarcéré à plusieurs reprises dans sa jeunesse, qui interprète le rôle du prisonnier. Il est accompagné sur scène par une sorte de présentateur, jouant à l'avocat du diable, qui interroge notre prisonnier de questions auxquelles certains de font que penser. Une pièce saisissante de justesse qui remet en question le système carcéral actuel mais aussi, plus largement, la société en général.



### Overload

*Overload* a été mise en scène et interprétée par la troupe *Sotterraneo*. En italien sous-titré français, cette pièce débute par un comédien, se présentant comme l'écrivain David Foster Wallace, qui tente de raconter sa vie et ce par quoi il est passé. Je dis bien « tente » puisqu'il est sans arrêt interrompu dans sa tâche par des pop-ups publicitaires, déviant continuellement l'attention du public sur diverses scènes sans lien entre elles. C'est donc finalement à une flopée de situations plus étranges les unes que les autres ainsi qu'à une cacophonie sans nom que nous assistons plutôt qu'au récit de la vie de l'écrivain. Ce spectacle nous invite à nous questionner sur l'impact qu'ont ces informations constantes, qui nous arrivent de toutes parts, sur notre cerveau, réduisant ainsi considérablement notre temps de concentration, même pour les actions pour lesquelles une seconde d'inattention peut nous être fatale...

## SCÈNES

# Des femmes en lutte enfin sorties de leur invisibilité

Dans un étonnant mélange d'histoire et de recherche formelle où l'humour trouve toujours sa place, le Manx Cat Project braque ses projecteurs sur plusieurs femmes belges qu'il est urgent de redécouvrir.

### JEAN-MARIE WYNANTS

Des femmes sur scène, à l'écriture, à la mise en scène, au départ du projet et surtout, au centre du propos. Des femmes pour dire, montrer, interroger le parcours d'autres femmes qui les ont précédées, se sont battues pour leurs droits avant d'être quasiment oubliées. C'est à ce travail d'exhumation de la mémoire que s'est livré le Manx Cat Project dans une proposition découverte sur la scène de la Maison Folie à Mons avant sa venue au Festival de Liège.

Le principe est simple : l'équipe d'Ecarlate la cie, emmenée par Elsa Piosot, a proposé à une série de créatrices de se lancer à la découverte d'un siècle de féminisme belge à travers les centres d'archives et de recherche Carhif (Bruxelles), Mundaneum (Mons) et Archives et Musées de la littérature (Bruxelles). Autrices et metteuses en scènes ont ensuite créé des séquences de 45 minutes chacune, faisant chaque fois appel à trois actrices différentes et utilisant une série d'éléments scénographiques communs.

Si les nombreuses règles d'un tel protocole semblent un brin rigides, on comprend sur scène qu'elles ont au contraire dopé l'imagination et la créativité de chacune. D'un épisode à l'autre, on découvre le parcours de femmes souvent remarquables mais aussi l'écriture des autrices, une douzaine de comédiennes totalement investies dans le projet et, plus surprenant, une formidable créativité visuelle évitant le piège d'un théâtre engagé aride et dogmatique.

Dès la première partie, *Détonantes*, écrite par Marie Vaiana et mise en scène par Solène Valentin, les trois comédiennes échantent les rôles pour mieux raconter la fameuse grève des ouvrières de la FN à Herstal en 1966 mais aussi la lutte de l'avocate Eliane Vogel-Polsky pour faire reconnaître le droit à l'égalité

## The Manx Cat Project

★★★★☆

Le 5 février, salle B9/St Luc, Liège, [www.festivalde liege.be](http://www.festivalde liege.be)



« The Manx Cat Project » : « Le cas Nele Marian » avec Tamara Kalvanda, Marie Diaby et Estelle Strypstein. © MILVA GHENDA

salariale homme-femme, prévu à l'article 119 du Traité de Rome dès 1957. Jouant avec un aplomb savoureux les rôles de patrons et syndicalistes hommes auxquels elles font face, Lara Van Drooghenbroek, Léa Quinsac et Souâd Toughraï utilisent magistralement l'arme de l'humour pour démonter le discours machiste et raconter la beauté mais aussi les ambiguïtés d'une lutte essentielle.

Avec *Une femme remarquable*, on plonge ensuite dans l'histoire d'Adèle Hauwel, écrite par Capucine Berthon et mise en scène par Laure Lapel. Une personnalité forte, complexe, engagée dans la lutte féministe dès le plus jeune et jusqu'à la fin de sa vie. Yasmina Al-Assi, Marie Coyard et Julie Jaroszewski portent le récit et, comme dans les autres séquences, on aborde ici une multitude de thèmes qui, chacun, éveillent en nous de nouvelles questions, de la révolte d'une miss aux conséquences de l'indépendance du Congo.

C'est plus vrai encore avec *Le cas Nele Marian*. Marie Diaby, à l'écriture et la mise en scène (assistée de Judith Ribardi), s'y met en scène entre Tamara

Kalvanda et Estelle Strypstein représentant les deux manières d'aborder la personnalité ambiguë de Nele Marian, écrivaine née d'un père belge et d'une mère congolaise. Remarquable dans sa construction, cette séquence utilise toutes les ressources de la scénographie pour tenter de percer le mystère de cette femme dont on ne sait trop s'il faut la condamner ou la réhabiliter. Brillant et secouant.

La dernière partie enfin, *Suzan.ne*, est consacrée à Suzan Daniel dont Marthe Degaille retrace le parcours dans une mise en scène de Leïla Devin. Utilisant les marionnettes, s'interrogeant sur la différence entre une passerelle et un pont, Rebecca Fels, Maya Lombard et Lauryn Turquin passent d'un rôle à l'autre pour évoquer la figure de cette femme défendant les droits des lesbiennes à une époque où « ces choses » ne se disaient bien sûr pas (magnifique séquence où elle emmène sa mère dans un bar lesbien).

Une fin de parcours qui pose à son tour de multiples questions et donne envie, comme les trois précédentes, d'en savoir beaucoup plus sur ces femmes. Et de réécrire enfin les livres d'histoire.



# La 12e édition du Festival de Liège a accueilli plus de 15.000 personnes

par Bénédicte Alié avec Caroline Adam



La 12e édition du Festival de Liège se referme ce weekend sur un bilan très positif. En trois semaines, il aura accueilli plus de 15.000 personnes. Parmi les festivaliers, beaucoup de Liégeois mais aussi de plus en plus de Bruxellois ainsi que des Néerlandais.

80% des spectacles étaient complets. Pour Jean-Louis Colinet, les raisons de ce succès sont multiples: «Il y a la programmation bien sûr, les gens se sentent concernés par les spectacles qu'on leur propose. Des spectacles qui viennent

vraiment des 4 coins du monde. Des spectacles accessibles, c'est-à-dire qu'il ne faut pas être un spécialiste du théâtre pour apprécier. Accessibles aussi financièrement. Si vous prenez trois spectacles sur trois semaines, ce qui est le plus courant, ça vous coûte 10 euros par spectacle, c'est vraiment bon marché par rapport au prix habituel des spectacles aujourd'hui. Je pense qu'il y a une ambiance ici au festival. Les gens se sentent chez eux. C'est le lieu, ce beau et grand manège, qui est très chaleureux. C'est tout ça qui fait que les Liégeois ont envie de revenir. C'est un rendez-vous maintenant qu'ils ont depuis pas mal de temps, et on sent qu'il y a une attente et puis on arrive.»

## «Les gens se sentent chez eux»

Le Festival de Liège, c'est une biennale, mais pas que. Depuis la première édition en 2001 et au fil des années, le Festival de Liège et son lieu emblématique, la Caserne Fonck, est devenu en quelque sorte un label. «C'est devenu vraiment un lieu très ouvert à un très large public» explique Pierre Clément, collaborateur du festival. «Il s'y passe des événements toute l'année, que ce soit avec le Festival Voix De Femmes, que ce soit avec Une Certaine Gaieté, des écoles de danse, la Cie du Sud qui fait les Fils de Hasard maintenant depuis 7 ans, le Collectif mensuel, les Ateliers de la colline, du théâtre pour enfants... il y a vraiment plein de choses toute l'année qui s'y passent.»

Le Festival de Liège se clôture ces 17 et 18 février avec «Overload», un spectacle qui nous vient d'Italie.